

Relire La Fortune des Rougon. Sous la direction de PIERRE GLAUDES et ALAIN PAGÈS. Paris, Classiques Garnier, 2015. Un vol. de 337 p.

La Fortune des Rougon de Zola étant au programme de l'agrégation des lettres en 2015-2016, ce volume présente une série d'études regroupées en trois sections et qui proposent différents éclairages sur ce premier volume du cycle des *Rougon-Macquart*.

La première partie fait le point sur les sources et les influences. Colette Becker analyse le dossier préparatoire du roman inaugural, mais aussi les notes générales concernant le projet d'ensemble : Zola y revient sur la conception du roman qu'il veut imposer dans son cycle, indique comment il souhaite se différencier de ses modèles et comment il envisage l'intrigue de *La Fortune*. Claude Sabatier s'intéresse aux origines d'un roman justement intitulé *Origines* au départ et donc à sa portée documentaire et politique d'une part, à ses motifs obsédants de l'autre. Romain Brethes étudie les enjeux de l'irruption du monde de la pastorale dans *La Fortune* et l'influence du roman de Longus, *Daphnis et Chloé*, sur l'histoire d'amour entre Silvère et Miette. Olivier Lumbroso s'interroge sur le problème qu'a posé à l'auteur, plongé dans les « affres du commencement », l'écriture de ce roman inaugural : il montre comment ce « roman-vitrine du cycle » (p. 62) non seulement a pour fonction d'ouvrir le cycle des *Rougon-Macquart*, mais encore propose des mises en abyme allégoriques et métaphoriques figurant la naissance du cycle, au cours d'une véritable rêverie poétique. Alain Pagès puis Jacques Noiray reviennent enfin sur les influences subies par Zola, celles de Balzac et de Hugo, et sur la manière dont le romancier naturaliste a voulu définir sa propre originalité.

La deuxième partie s'intitule « Une tragédie familiale » et entre dans la logique narrative de *La Fortune*. Henri Mitterand se livre à une étude du premier chapitre conçu comme une ouverture de symphonie ou d'opéra, dans le style romantique ou postromantique, voire symboliste, et met très à propos en lumière le sens inné de la composition que possède le jeune romancier, moins « maçon », selon une image désobligeante, que poète et musicien. Claire Borde étudie ensuite la figure du narrateur et l'esthétique personnelle de la description qui se dégagent de la description de deux espaces en marge de Plassans, l'aire Saint-Mittre et la Viorne. Puis Émilie Piton-Foucault étudie le lien qui unit la figure de Félicité au motif de la fenêtre et montre comment le romancier n'utilise pourtant jamais ce personnage comme porte-regard, se refusant à rendre compte de la réalité au travers de ces ouvertures, malgré l'extrême commodité de ce biais descriptif réputé naturaliste. Céline Grenaud-Tostain se consacre aux topiques du renversement à l'œuvre dans le roman et voit comment elles s'intègrent à une poétique de la révolution, des inversions, de la démence et du clair-obscur. François-Marie Mourad interroge le mot *fortune* présent dans le titre – conquête du pouvoir, mais aussi conquête des mots et des symboles hérités du passé –, et montre comment Zola en dénonce les artifices, par la « démystification des idéologies dominantes et des discours tout faits » (p. 185). Béatrice Laville s'interroge sur la présence paradoxale du romanesque, pourtant rejeté par Zola, dans *La Fortune* : le romanesque doit cette convocation aux potentialités fictives, mais aussi au registre des émotions qu'il offre. Enfin Boris Lyon-Caen se concentre sur la réussite dans le roman du bourgeois « ventru, mou et blême » Pierre Rougon, pour montrer comment le héros du roman zolien tient sa consécration d'une série de mystifications et comment sa fabrique réfléchit les pouvoirs littéralement constituants de l'imaginaire.

Dans la troisième et dernière partie, intitulée « L'écriture de l'histoire », est analysée la représentation de l'espace politique et social. Pierre Glaudes s'appuie sur le sous-titre des *Rougon-Macquart*, *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, pour étudier l'alliance sous la plume de Zola, d'un savoir biologique et de considérations politiques et sociales, alliance mise en lumière en trois lieux de sociabilité – la famille, la ville, l'association politique – et caractéristique d'un mouvement de l'histoire culturelle propre à tout le siècle, mais plus particulièrement aux années 1860. Éléonore Reverzy s'intéresse à

l'écriture de la scène de bataille à laquelle le romancier était attaché au point de modifier les données historiques (l'affrontement d'Aups se réduisit en réalité à une escarmouche) ; seulement il s'agit moins d'exalter l'héroïsme ou la grandeur des combats que de donner à voir, sur un mode métaphorique, comment meurt la Liberté. Arnaud Verret se consacre aux deux représentations antithétiques des républicains proposés par le roman, l'une relevant d'un discours naturaliste « vrai en même temps qu'enthousiaste », l'autre « des imaginations et des peurs vives des bourgeois » (p. 272). David Charles revient sur les aléas du travail de révision du roman effectué par Zola après la Commune, conférant à *La Fortune* une « étrange actualité » (p. 288). Enfin Nicolas White interroge le texte du roman à partir d'une perspective critique précise : la relecture, *La Fortune des Rougon* se livrant à une relecture de l'histoire et invitant à la relecture de toute la série.

L'ouvrage est doté d'un utile *index nominum* et surtout de la très complète bibliographie dont David Baguley, décédé en 2014 et à qui ce volume-ci constitue un hommage, avait doté son édition critique de *La Fortune des Rougon* aux Classiques Garnier (2015).

L'intérêt d'un tel volume consiste à mettre en lumière, par les lectures plurielles que proposent, pour un grand nombre, des spécialistes confirmés de Zola, la richesse de l'un des volumes les moins lus et étudiés du cycle des *Rougon-Macquart*. Son principal enjeu réside sans doute dans sa volonté d'imposer une autre image du romancier et du naturalisme que celle des manuels scolaires : loin d'un écrivain épris de science et de dogmatisme théorique, il nous livre le portrait d'un romancier qui, à l'aube d'un projet neuf et de grande envergure, apparaît particulièrement conscient de son art, attaché au sens du réel, mais aussi, pour citer H. Mitterand, « fou d'invention thématique et narrative » (p. 125). De ce point de vue, le recueil aurait sans doute pu faire plus de place à ce type d'approches de l'écriture zolienne, du côté de l'ethnocritique par exemple, ou encore en mettant l'accent sur le comique sinistre, l'ironie à l'œuvre dans ce premier volume et sur le lecteur actif qu'ils réclament du même coup.

MARIE-ANGE FOUGÈRE